

24 images

24 iMAGES

Livres d'Ingmar Bergman

Le regard comme scalpel

Laterna magica Ingmar Bergman, traduit par C.G. Bjurström et Lucie Albertini, Paris, Gallimard, 1987, 333 p. [Repris dans la collection « Folio », no 2238, Paris, Gallimard, 1991, 384 p]

Images Ingmar Bergman, traduit par C.G. Bjurström et Lucie Albertini, Paris, Gallimard, 1992, 411 p.

André Roy

Numéro 135, décembre 2007, janvier 2008

Bergman/Antonioni

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/18981ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Roy, A. (2007). Compte rendu de [Livres d'Ingmar Bergman : le regard comme scalpel / *Laterna magica* Ingmar Bergman, traduit par C.G. Bjurström et Lucie Albertini, Paris, Gallimard, 1987, 333 p. [Repris dans la collection « Folio », no 2238, Paris, Gallimard, 1991, 384 p] / *Images* Ingmar Bergman, traduit par C.G. Bjurström et Lucie Albertini, Paris, Gallimard, 1992, 411 p.] *24 images*, (135), 29–29.

Tous droits réservés © 24/30 I/S, 2007

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

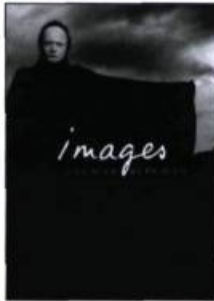
Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Livres d'Ingmar Bergman Le regard comme scalpel

par André Roy



LATERNA MAGICA

Ingmar Bergman, traduit par C.G. Bjurström et Lucie Albertini, Paris, Gallimard, 1987, 333 p. [Repris dans la collection « Folio », no 2238, Paris, Gallimard, 1991, 384 p.]

IMAGES

Ingmar Bergman, traduit par C.G. Bjurström et Lucie Albertini, Paris, Gallimard, 1992, 411 p.

Une abondante littérature bergmanienne existe. Des études, des entretiens, des scénarios publiés et des souvenirs qui n'ont rien à envier aux bibliographies d'Eisenstein, de Godard, de Hitchcock, de Renoir. Mais si on veut découvrir un Bergman souvent surprenant, on pourra lire *Laterna magica* et *Images*, livres de confidences dans lesquels le cinéaste porte sur lui-même, sa vie et son œuvre un regard chirurgical qui ne l'épargne pas.

Certes, dans *Laterna magica*, c'est le Bergman homme de théâtre qui se révèle. Qu'à cela ne tienne. Si on connaît quelque peu sa carrière artistique, on ne s'étonnera pas qu'il ait tant parlé de théâtre, qui a été toute sa vie. C'est en partant du théâtre que Bergman fait le bilan de sa vie. À l'égard d'une profession qui lui a apporté plaisirs et accomplissements, son regard rétrospectif devient microscope et scalpel, qui pourront provoquer refus et déception chez le lecteur. L'auteur se dévoile tour à tour intransigeant, égoïste, désespéré, atrabilaire, violent, courageux, inquiet, injuste. Toute sa vie défile en montrant plus ses côtés sombres que ses côtés clairs, taraudée par l'esprit du Mal et le poids du péché, héritage de contraintes, d'étouffements et de censure qui l'ont rendu taciturne. L'angoisse chez lui l'a toujours emporté sur la sérénité.

Il faut ici se souvenir des films comme *La nuit des forains*, *Le visage*, *L'heure du loup*, *Le rite*, *Fanny et Alexandre* et *Après la répétition* pour prendre la mesure exacte de l'amour immense que Bergman porte au théâtre et aux comédiens et comprendre un travail qu'il considère comme une ritualisation de l'indicible, comme la traduction et la matérialisation d'un drame dans lequel aucune place n'est laissée à l'impulsion et à la spontanéité. Il faut

également avoir en tête ses films pour saisir une vie qu'il croit être une catastrophe plutôt qu'une réussite. Ses œuvres sont dominées par un fort sentiment de culpabilité et de vulnérabilité, par la lutte perpétuelle entre le Bien et le Mal. Mais elles sont également surplombées par une soif désespérée de vivre tant elles sont peuplées de femmes, d'élans amoureux et de complicité érotique, mais aussi d'incompréhensions, de regrets et de désenchantements.

Cette autobiographie éclaire un des aspects fondamentaux de la destinée humaine : celui d'une extrême et irrémédiable solitude. Comme l'a écrit sa mère dans son journal, extrait que Bergman cite en terminant *Laterna magica* et qui est le résumé de cette confession : « Je prie Dieu, sans confiance. Il faudra, sans doute, se débrouiller tout seul, comme on pourra. »

Pour ceux et celles qui auraient souhaité que dans son autobiographie Ingmar Bergman parlât plus de son cinéma, *Images* les comblera. Admirablement illustré, le livre est une promenade à travers tous ses films et où, sans perdre ses illusions ni son sens critique, le cinéaste suédois aborde la genèse de son œuvre. En septembre 1988, pour répondre aux questions de Lasse Bergström, il visionne quarante années de production et consulte ses carnets.

Ni chronologique ni thématique, la composition d'*Images* relève d'une logique singulière, pour ne pas dire dérangement, Bergman regroupant ses œuvres sous des chapitres aux titres duels (« Rêves rêveurs », « Farces farceuses », « Croire ou ne pas croire », « Comédies et réjouissances »). Confrontant souvenirs et vision actuelle, il les rassemble selon un ordre qui a peu à voir avec celui de ses exégètes. Ainsi *À travers le miroir*, *Les communions* et *Le silence*, plutôt associés, sont dispersés dans trois chapitres. Et le jugement personnel que Bergman porte sur eux n'a souvent rien à voir avec leur esthétique particulière. Le processus de création se confond chez lui avec sa vie, ses relations avec les acteurs, le tumulte de ses amours, sa recherche de l'absolu. Le livre se veut un face à face avec soi : on n'est pas loin d'une autoanalyse.

Ingmar Bergman ne théorise jamais. Il se raconte au fil du temps et des pensées du moment, cherche une vérité à sa vie que ne lui ont pas apportée ses films. Il note, et cela étonnera : « L'art est pour moi sans importance. » Se montrant généralement insatisfait, il avoue qu'il a fait ses films pour gagner de l'argent, pour le plaisir aussi, mais surtout par un besoin irrésistible de travailler, de constamment travailler. Et il a surtout toujours voulu, dit-il, que « la réalité [y] demeure réelle ». ■